Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 110 (1965)
Heft: 4

Artikel: Les manœuvres expérimentales de l'ère atomique
Autor: Perret-Gentil, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343244

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les manœuvres expérimentales de l'ère atomique

I. A l'échelle des alliances

Ce n'est qu'en 1954, c'est-à-dire près de dix ans après les deux explosions atomiques sur le Japon, que les puissances militaires commencent à expérimenter de nouvelles méthodes de combat et de nouvelles formations adaptées à des conditions entièrement inédites. Une nouvelle doctrine militaire devait prendre corps et se fixer. Un changement s'amorçait aussi considérable que durant les cinq siècles qui ont suivi l'introduction des armes à feu.

Il est coutume de dire que par des manœuvres l'on peut prouver tout ce que l'on veut. Cela est vrai dans la mesure où une boutade recouvre une vérité; il est vrai que des manœuvres ont souvent été montées, tout comme l'arbitrage qui en estime les résultats, pour établir le bien-fondé de tel ou tel point de tactique générale. Mais seule la sanction du feu est déterminante. Toujours une grande part d'irréalité subsiste, d'ailleurs inévitable. Le fait atomique a amené toutefois un tel bouleversement que, coûte que coûte, il a fallu créer de nouvelles formules et les expérimenter. Rien ne prouve évidemment qu'elles sont exactes. Par la force des choses, il faut bien s'en tenir aux raisonnements et aux déductions que les meilleures équipes d'état-major se sont efforcées d'élaborer.

A la base de tout il y avait une question d'espacement des unités dans le terrain; espacements à l'intérieur des unités et intervalles entre elles. Le critère pour les fixer est relativement simple et se résume dans l'équation suivante: quelle superficie doit couvrir une unité tactique de base (bataillon renforcé ou régiment allégé; combat-group ou battle-group, ou sous-groupement tactique — quelles que soient les appellations, il s'agit de l'unité capable de mener

le combat, c'est-à-dire disposant de toutes les armes d'infanterie) pour ne pas être détruite par une seule explosion atomique, dont l'ampleur des effets est maintenant connue: on sait que celle-ci n'est guère proportionnelle à l'augmentation de la puissance des bombes, ce qui simplifie le problème puisqu'on peut tabler sur certaines données relativement identiques.

Sur cette base il a été établi un coefficient d'accroissement de l'espacement des unités, applicable à tous les niveaux. Ce coefficient est de quatre à cinq fois celui des normes antérieures. En remontant jusqu'au sommet, on s'est très vite aperçu que l'espace opératif paraissait se rétrécir étrangement et que la superficie d'un pays ou d'un théâtre d'opérations ne pouvait contenir qu'un nombre beaucoup plus restreint qu'autrefois de grandes unités, quatre ou cinq fois moins, si l'on tient compte des nombreuses unités de soutien et des éléments réservés; souvent tout l'espace disponible dans un cadre national devait être utilisé pour un étalement systématique; enfin les effectifs devaient être réduits en proportion.

D'autres innovations surgissaient : les formations aéroportées accroissaient leurs possibilités d'action dans la profondeur de l'adversaire, parallèlement aux portées de l'aviation et des engins récents, dont les fusées, nouvelle artillerie atomique; puis la motorisation et la mécanisation généralisées, qui paraissent être parvenues à leur plénitude, s'adaptent à la guerre atomique par l'ampleur et la rapidité des mouvements qu'elles autorisent ; enfin les développements de la guerre subversive ou de partisans, actionnée par voie aérienne ou procédant par infiltration au travers des grands vides du champ de bataille, sont venus compléter un paysage tout nouveau.

Partout les cadres nationaux devenaient trop étroits, cependant que les combattants ou les petites équipes élémentaires se trouvaient de plus en plus isolés dans des zones de combat faites pour la plus grande part de vides. Ces compo-

santes du problème ne peuvent plus guère être contestées. Les conséquences sont plus difficiles à établir, notamment pour les nouveaux types d'unités à concevoir. Comment étoffer le moins possible la grande unité pour assurer sa capacité à évoluer dans la bataille nucléaire en respectant les normes nouvelles d'étalement ? Et, condition contradictoire, la diminution des effectifs ne doit-elle pas être compensée par une augmentation considérable de la puissance de feu, ce qui implique la généralisation du feu nucléaire à tous les échelons ?

C'est à cette seconde phase de l'adaptation que les solutions choisies présentent les plus grandes différences, influencées par les expériences du dernier conflit mondial, surtout dans les armées qui l'ont vécu de bout en bout.

Le cycle complet des expérimentations n'a été parcouru que par les deux premières puissances atomiques, chefs de file des deux coalitions adverses qui se partagent le monde. Les essais ont été faits tout d'abord avec des unités d'un type antérieur à l'ère atomique. Après quelques années seulement on passa au second stade de la réforme, l'élaboration de nouvelles formations.

Les Etats-Unis ont commencé l'étude du premier stade par de très grandes manœuvres qui se sont déroulées en Europe en 1954 et 1955, tandis qu'en Amérique même avait lieu vers le début de 1956, une des plus importantes manœuvres qui aient jamais été organisées dans le monde, réunissant toutes les catégories existantes de grandes unités: division d'infanterie, division blindée, division aéroportée et aviation tactique à grand rayon d'action.

En Europe, le SHAPE, de son côté, montait pendant ces mêmes années 1954 et 1955, deux manœuvres de vaste envergure, la première avec le Groupe d'armées nord du Centre-Europe (Northag) et la seconde avec le Groupe d'armées sud (Southag). Le groupe d'armées Nord est formé d'unités anglaises, américaines et beneluxoises; le second, d'unités américaines et françaises. L'un et l'autre du reste

n'ont jamais été absolument complets. Néanmoins, dans les deux cas six divisions, une brigade aéroportée et une force aérienne tactique, ont été engagées, près de 400 000 hommes dans le premier cas et plus de 250 000 dans le second. Le parti attaquant comprenait en général un corps d'armée, soit deux divisions d'infanterie, une blindée et des forces spéciales; deux divisions constituaient le plastron défensif. Les organes d'arbitrage étaient particulièrement étoffés. Pour la première fois apparurent des éléments de police générale et de police routière allemands. La préparation a demandé plusieurs années.

Le feu nucléaire a été représenté par des tirs, naturellement fictifs, du canon atomique de 280 mm. Chaque phase de l'action, en général journalière, était ponctuée par ces tirs, le thème de la journée consistant pour le parti attaquant à exploiter durant des progressions de l'ordre de quelques dizaines de kilomètres, les effets présumés de ce feu. Encore fallait-il que celui-ci fût réellement ajusté sur des objectifs atomiques dûment repérés et circonscrits: souvent des concentrations de troupes à l'arrière selon les conceptions propres à l'ère préatomique survivaient; l'assaillant y restait fidèle tout comme le défenseur. L'ajustage des coups atomiques est essentiellement tributaire de l'observation aérienne, les unités terrestres adverses étant beaucoup trop éloignées les unes des autres pour s'observer mutuellement au travers d'un simple rideau, dont les contours extérieurs ne donnent aucune indication sur l'articulation des forces adverses. Dans d'autres cas, les forces des deux partis se trouvaient tellement imbriquées ou pénétrées de part et d'autre par des infiltrations que la détermination d'objectifs valables en devenait impossible. Ainsi l'armement atomique ne pouvait pas répondre à tout, d'autant plus qu'à ce moment-là il n'existait encore qu'au corps d'armée, tandis que la miniaturisation des armements et des projectiles a permis moins de dix ans plus tard de disposer de ce feu à tous les échelons, jusque et y compris le bataillon ou unité similaire.

Ces manœuvres ont été atomiques parce que les unités étaient censées pouvoir utiliser ce feu dans toute action, et n'agir que sous sa constante menace. A cet égard le service d'arbitrage eut beaucoup à faire, notamment pour refuser l'exécution de mouvements à des unités préalablement trop concentrées et ayant fait l'objet d'un tir atomique.

Les manœuvres du Nord furent dénommées « Battle Royal »; celles du Sud, « Cordon Bleu ». Bien que les participants ne fussent plus les mêmes on s'aperçut vite que les états-majors manœuvraient déjà beaucoup plus « atomiquement ». Les concentrations se faisaient avec une plus grande mobilité. Les unités manœuvraient avec une plus grande souplesse dans la profondeur de l'adversaire et dans un mouvement incessant, afin que l'observation aérienne ne pût jamais les situer exactement et qu'elles-mêmes ne constituassent pas une cible atomique. Mais le canon atomique de 280 mm. était un monstre de 86 tonnes sur route, qui provoqua de nombreux embouteillages et qui, sur des chemins trop étroits se renversait; il dévoilait son emplacement à l'observation de l'adversaire par les travaux de terrassement nécessaires à sa mise en batterie.

Les manœuvres du Sud soulignèrent toutefois à plusieurs reprises la tendance à des concentrations qui, détectées et contrebattues atomiquement, firent échouer des contre-attaques de flanc en préparation. Dès cette époque, l'étalement en largeur d'une division (infanterie ou blindée) était fixé à une vingtaine de kilomètres pour un échelonnement en profondeur très supérieur, en raison de la nécessité de tenir éloignés certains ravitaillements, les unités réservées, ainsi que les unités et les P.C. de « rechange ». Pour quatre divisions, dont une blindée en échelon refusé, l'étalement atteignait une centaine de kilomètres, intervalles compris.

Ces manœuvres mirent également en évidence l'extrême étroitesse de l'espace nécessaire aux formations aériennes. Il était quasiment impossible de faire intervenir l'aviation tactique en partant de l'arrière des deux partis aux prises;

leurs bases étaient du même côté pour chacun d'eux et elles effectuaient des crochets pour venir se placer approximativement dans les axes de la manœuvre. L'officier chargé de l'exposé de la situation aérienne lors de la critique souligna ces difficultés avec force: un seul remède s'offrait à la Direction celui de prier le Général commandant l'armée aérienne «soviétique» de participer à l'exercice...

Après ces deux grandes manœuvres de 1954 et 1955, qui établirent avec une grande netteté les exigences de l'espacement, il n'y en eut plus d'autres de cette ampleur en Europe. Les modalités générales étant établies, les différentes armées de l'Alliance poursuivirent l'étude du détail, c'est-à-dire la recherche de types d'unités adaptées aux nouvelles conditions.

A la fin de 1955 et au début de 1956, les Américains, en revanche, organisèrent sur leur continent des manœuvres d'une envergure encore plus grande.

Ils se proposaient notamment l'expérimentation partielle de nouvelles formations, qui ont été appelées la cavalerie du ciel et la cavalerie cuirassée, remplaçant les anciens groupes de reconnaissance de division et de corps d'armée. La première opère en grande partie par hélicoptères ou avions légers, dirigés de nuit dans un couloir fait de rayons électroniques et procèdent eux-mêmes par détection à l'infrarouge et retransmission par télévision. La cavalerie cuirassée opère au sol par engins blindés et chenillés légers. Les transmissions ont été expérimentées selon un nouveau dispositif: non plus un axe, trop sensible à une seule explosion atomique, mais un quadrillage permettant de s'adapter à toutes les situations. L'étude porta également sur la guerre chimique et bactériologique.

Ces manœuvres dénommées « Sage Busch » ont mis aux prises dans des situations très diversifiées environ 150 000 hommes, dont le quart appartenait aux forces aériennes et 1200 appareils, dont 400 intégrés aux forces terrestres. Il s'agissait surtout d'engager et de faire coopérer avec des

divisions au sol (infanterie et blindées) de grandes formations aéroportées entrant dans la composition de corps d'armée aéroportés. Toutes les formes de la guerre atomique furent mises à l'épreuve, aussi bien avec des unités nouvelles que des unités d'ancienne structure. Le terrain des évolutions couvrait une superficie de 30 000 km², et pour la première fois les Américains eurent l'impression que leur continent était devenu trop exigu à cause de leur trafic aérien trop intense. Il fallut créer des commissions mixtes composées de représentants des compagnies aériennes civiles et de délégués des forces aériennes militaires, pour réglementer le trafic sur un vaste secteur du continent. Parmi les très nombreux enseignements qui ont été tirés, citons l'aisance avec laquelle l'observation aérienne décelait les forces héliportées en attente au sol, à cause des pales des hélicoptères qui débordaient toujours de la lisière des bois où ceux-ci étaient camouflés: d'où la décision de rendre repliables les pales de ces engins.

* * *

C'est peu après ces manœuvres de vaste envergure que les Américains créèrent les divisions pentomiques (penta-atomiques) qui furent les premières grandes unités (d'infanterie) spécifiquement atomiques. Des études avaient été poursuivies pour former des divisions allégées de 25 % environ de leurs effectifs antérieurs (approx. 18 000 hommes) et de les doter du plus grand nombre possible d'éléments d'infanterie autonomes. Ceux-ci, au nombre de cinq, se situaient entre les anciens bataillons et régiments, supprimés. Ce dispositif avait l'avantage de pouvoir faire face de n'importe quel côté, tout en ayant toujours un élément réservé au centre. De même la relève des éléments pouvait se faire à l'intérieur des divisions. Enfin ces divisions pentomiques disposaient en propre de leur échelon de feu nucléaire. Cependant ces grandes unités pentomiques n'ont pas eu une vie

très longue sous leur forme originale, qui représentait pourtant un concept réellement atomique. Peu à peu, en effet, la refonte des anciennes structures a dû être étendue à d'autres grandes unités, blindées, aéroportées, de réserve semi-active, et de réserve. Comme on le verra, les types ont été quelque peu modifiés depuis lors pour les adapter à un système d'ensemble influencé par des conceptions nouvelles originaires d'Allemagne.

Les Américains ont ensuite monté sur leur sol national des exercices comportant la présence de la troupe dans le voisinage d'explosions atomiques réelles. Leur but était d'étudier le comportement des hommes et leurs réactions à la déflagration. Les unités étaient entièrement enterrées; après l'explosion, elles ont amorcé quelques mouvements d'essai pour vérifier la résistance physique des hommes à l'événement.

Dans le cadre de l'Alliance atlantique, les Américains se sont livrés en outre à un nombre tout aussi considérable d'exercices particuliers. Les plus importants ont été ceux qui réunissent annuellement les chefs et les états-majors des plus hauts commandements pour effectuer des « Kriegspiele » de plusieurs jours traitant certains points de la défense de l'Occident. Mais les plus nombreuses manœuvres concernent sans contredit le domaine de la logistique, très souvent sous la forme de débarquements de matériel à effectuer sur des plages pour suppléer des ports qui auraient été détruits; ou des exercices de débarquement de troupes sur des côtes avec tous les appuis nécessaires et en liaison avec d'autres forces à terre dans le voisinage. Ces exercices ont surtout concerné les secteurs les plus menacés de l'Alliance, le Danemark et la Thrace.

D'autres grandes manœuvres ont exposé des convois fictifs au travers de l'Atlantique à toutes les vicissitudes qu'ils pourraient subir, et étudié les aléas des transports jusqu'au rideau de fer. C'est le type des manœuvres invisibles qui se déroulent presque uniquement dans les états-majors,

par téléphone et messages chiffrés. On rappellera encore cette manœuvre « Big Lift », qui fit grand bruit il y a deux ans environ, consistant à expérimenter la prise de possession de dépôts de matériels créés en Europe, par le personnel d'une division entièrement transporté par aviation depuis l'Amérique. Bien qu'on ait cru y voir le présage d'un retrait possible des forces américaines en Europe, il s'agissait au contraire de préparer leur renforcement éventuel dans les délais les plus brefs.

* * *

Sur l'autre super-grand, l'U.R.S.S., on est beaucoup moins renseigné. Les Russes ne diffusent aucune information, si ce n'est sur le lancements de fusées ou de satellites spectaculaires, et encore. Du point de vue strictement militaire, il n'existe aucune information officielle. Les sources, cependant déjà appréciables, sont la population allemande et celles des pays du glacis, ou les investigations d'U-2 ou d'autres engins d'observation. Leur exploitation permet de connaître, quoique avec moins de détails et de précision, les grands traits des activités soviétiques.

Comme dans les pays de l'Occident, une évolution atomique s'est produite; mais on peut dire d'emblée qu'elle est restée davantage collée aux expériences de la guerre qu'elle ne s'est réellement approchée du fait atomique. Il semble que les Soviétiques aient plutôt cherché à former les types d'unités d'armée qu'ils auraient aimé avoir pendant la guerre, qu'à élaborer des formules réellement nouvelles. En effet, ils ont fait la guerre, après les revers du début, avec des unités hâtivement levées et instruites, dont l'encadrement était nettement insuffisant.

Ces formations avaient peu d'aptitudes manœuvrières. Elles étaient lancées par tranches successives dans la bataille, où elles devaient durer un certain nombre de jours et progresser d'une distance déterminée, avant d'être relayées par un nouvel échelon. Ainsi ces unités étaient d'effectifs faibles,

à peine 10 000 hommes, formées en deux régiments, le système binaire régnant du haut en bas de la hiérarchie. Ces petites divisions s'en tenaient à une planification strictement fixée; aucune initiative ne leur était laissée. Ces improvisations de la guerre ne pouvaient accorder un degré quelconque d'autonomie aux exécutants. L'autonomie ne commençait, et à peine, qu'aux groupes d'armées, ou « fronts » comme les appelaient les Soviétiques.

Les nouveaux types de grandes unités soviétiques, notamment les divisions, une fois que l'instruction des cadres et de la troupe a pu être reprise à la base, ont été uniformément conçues selon le système ternaire : trois régiments à trois bataillons, etc. Le concept de manœuvres à ce niveau a été réintroduit, avec dosage de l'effort grâce à un élément réservé initialement, ce qui n'était jamais le cas pendant la guerre. Le corps d'armée est devenu un échelon de formations spéciales, notamment divisions d'artillerie, de D.C.A., du génie, etc., selon le système particulier des Russes. C'est surtout au niveau des armées qu'apparaissent les spécialisations: une armée courante comprend quatre divisions d'infanterie (russes et satellites) et une division blindée (presque toujours russe); une armée blindée, quatre divisions blindées et une d'infanterie. Au groupe d'armées (front), qui comporte plusieurs armées panachées, est octroyée la qualification « opérationnelle ». Seul le grand-quartier général (Stavka) a une fonction proprement stratégique. Les fronts sont retirés ou réintroduits dans le dispositif général pour réaliser la grande manœuvre stratégique élaborée au sommet; ils comportent maintenant une armée aérienne tactique.

Au point de vue atomique les Soviétiques n'ont fait qu'ajouter à des types, somme toute classiques, un échelon de feu nucléaire très mobile, et un détachement particulier de guerre chimique et bactériologique. Les armements atomiques ne paraissent pas encore avoir été réellement miniaturisés. Le mortier atomique était encore de 240 mm, contre la moitié moins environ pour les roquettes américaines

« Davy Crockett ». Cependant certains roquettes russes ont déjà des calibres plus faibles. Par contre des moyens atomiques très puissants apparaissent surtout aux échelons opérationnels et stratégique du haut-commandement terrestre.

Tel est le résultat, assez durable semble-t-il, auquel sont parvenus les Soviétiques. Le système n'a guère changé depuis une dizaine d'années, sauf les spécifications des armées d'infanterie et blindées, qui sont de création plus récente. On n'a pas appris (c'est sur ce chapitre surtout que le secret est hermétique) que l'élaboration de ces nouvelles formations ait donné lieu à de longues études et expérimentations, comme sont portés à le faire les Américains. Le système paraît avoir été élaboré à peu près d'un seul coup et mis à l'épreuve en bloc par les forces soviétiques et des pays de l'Est réunies. Celles-ci ont adopté les mêmes types de formation et leur intégration dans le bloc soviétique le leur impose sans discussion. Cependant si ces forces ont bien l'aspect monolithique que l'on décèle toujours dans le monde de l'Est, elles n'en manifestent pas moins des sujets de préoccupation divers, notamment le franchissement de cours d'eau, les débarquements côtiers (Baltique), et les opérations aéroportées confiées à une dizaine de divisions disposant de leurs propres appareils.

Pendant plusieurs années de suite, jusqu'au moment de la crise de Berlin, et sur la base de ce système adopté une fois pour toutes, il a été procédé à d'immenses manœuvres. Les forces du Pacte de Varsovie comportent une soixantaine de divisions soviétiques dont le fer de lance est stationné en Allemagne de l'Est; et autant de divisions des pays satellites, dont le quart seulement est composé d'unités blindées contre près de 50 % dans l'armée soviétique. La participation soviétique à ces manœuvres a été estimée à une trentaine de divisions identifiées. Leurs effectifs étaient en général à 80 % et même à 90 %.

Certes la totalité de ces forces n'a pas été engagée en bloc dans ces manœuvres; elle l'a été par tranches partielles.

En 1961, on a estimé que 600 000 à 700 000 hommes au total avaient été mis successivement en mouvement pendant deux mois. La superficie utilisée était d'environ 50 000 km², représentant à peu près la moitié de l'Allemagne de l'Est et le double de la plus grande superficie utilisée par les Américains. Le haut-commandement soviétique semble avoir recherché l'interchangeabilité absolue des différentes forces du Pacte de Varsovie. Des unités de différentes nationalités ont été signalées à tous les points de l'Allemagne de l'Est, notamment polonaises et tchèques. Des restrictions très sévères ont été imposées à la circulation civile. En outre, tous les mouvements observés pendant la phase active des manœuvres, ont eu lieu d'est en ouest, comme s'il s'agissait d'une sorte de préfiguration d'une manœuvre de guerre, pour aboutir souvent à des concentrations très proches du rideau de fer. Les forces de l'Allemagne de l'Est, éléments gardes-frontières inclus, ont paru jouer un rôle très actif dans ces déplacements.

Si réellement ces manœuvres tendaient à éprouver l'homogénéité des grandes masses du Pacte de Varsovie et leur entière subordination au haut-commandement russe, il n'en apparaît pas moins que leur but assez particulier fut d'exercer une sorte d'intimidation politique au moment de la crise de Berlin. En 1958 déjà une même manœuvre-menace s'était déroulée dans les régions militaires de la Transcaucasie et du Turkestan, les plus proches de la Turquie, de l'Iran et du golfe Persique, où l'expansion soviétique tendait à s'affirmer. C'est aussi la seule fois que des manœuvres soviétiques de grande envergure furent annoncées officiellement.

Sur le plan militaire on a remarqué plusieurs fois que les forces terrestres de l'U.R.S.S. se préoccupaient particulièrement du franchissement des cours d'eau par des chars amphibies ou des châssis de chars amphibies transportant des fusées à charges nucléaires capables d'assurer la progression journalière d'une division. Cela est bien la marque d'un esprit offensif. En outre sur les côtes de la Baltique, d'Allemagne de l'Est et de Pologne, de très nombreux exercices ont été

signalés consistant en des débarquements de troupes terrestres. Y participèrent notamment des éléments navals des deux pays.

Par contre, comme il l'a été dit, l'expérimentation atomique ou la mise à l'épreuve de formations particulièrement étudiées pour la guerre atomique, ne semble pas avoir joué un rôle primordial. De même la question des normes d'étalement ne paraît pas avoir été envisagée avec autant d'insistance qu'à l'Occident. La même attitude est observée par la Chine, qui enseigne à ses populations à faire fi de la menace atomique et à en ignorer les effets dévastateurs, manière de régler la question.

Mais c'est dans un autre domaine qu'ont eu lieu les vraies manœuvres atomiques soviétiques; plusieurs dizaines d'explosions nucléaires expérimentales, en fin de 1958, avant la trève atomique, en Nouvelle-Zemble, dans la mer de Barents, etc., confiées à des forces aériennes et navales, avec emploi de brise-glace. Il s'agissait sans doute d'étudier la pénétration, sous un appui de feu atomique basé en Nouvelle-Zemble, dans le couloir nordique entre le Cap-Nord et la région Groenland-Islande.

En outre, un curieux procédé utilisé par les Soviétiques depuis plusieurs années a consisté à faire suivre systématiquement les navires alliés en évolution par des cargos soviétiques ou des navires de guerre, afin de relever tous les mouvements effectués. Cela rappelle, de loin, un procédé similaire utilisé par les Américains à l'égard des satellites soviétiques, dont le rôle paraît douteux et qui pourraient être de futurs engins d'observation: actuellement « silencieux », et destinés à devenir actifs d'un moment à l'autre. Les Américains mettent en chasse sur la même orbite un satellite à eux afin d'être en mesure instantanément de déterminer les intentions de celui qui le précède. Tous les procédés sont bons entre supergrands...

* * *

Quelles premières conclusion tirer de cette évocation déjà instructive des manœuvres atomiques? Les Etats-Unis, on l'a vu, procèdent à un vrai travail de laboratoire, quittes à modifier les structures adoptées, deux fois en une dizaine d'années, tandis qu'une formule presque immuable règne chez les Soviétiques, admise une fois pour toutes sauf quelques retouches.

Cependant chez les Américains des solutions originales ont été élaborées, plus particulièrement les divisions pentomiques. Pendant longtemps celles-ci ont été considérées comme la vraie formule atomique. Sur le terrain elles sont apparues capables de s'incruster dans une vaste zone opérationnelle, l'occupant avec le maximum de densité locale et le maximum d'éléments autonomes en mesure de durer sous le feu nucléaire.

Chez les Soviétiques, ce sont encore les solutions de force classique qui ont prévalu, surtout de masse et même de puissance concentrée. Sur le territoire de l'Allemagne de l'Est et des pays limitrophes, environ 120 divisions s'entasseraient, formant de nombreux objectifs atomiques. Mais il faut répéter que ces procédés sont assouplis par l'instruction aux franchissements de cours d'eau, aux débarquements côtiers et aux parachutages de masse, procédés favoris des armées à conceptions offensives.

Laquelle des deux formules paraît la plus judicieuse ? On ne saurait le dire, puisqu'elles sont l'effet de conceptions toutes différentes. Néanmoins au début de l'ère atomique, elles sont toutes deux dignes d'attention.

(A suivre) J. PERRET-GENTIL